LETTRE CURIEUSE
D'UN
ARISTOCRATE
CONVERTI,

Aux *quatre-vingt-trois Départemens du Royaume.*

A PARIS;

1790.

LETTRE CURIEUSE
D'UN
ARISTOCRATE
CONVERTI,

Aux *Quatre-vingt-trois Départemens du Royaume, sur la solemnité du Pacte Fédératif, et sur la réception qu'on a faite aux Députés.*

GÉNÉREUX CITOYENS,

C'est avec un cœur tout neuf, un langage tout nouveau, que je vais vous rendre au naturel les divers sentimens qui ont agité mon ame depuis l'époque de la révolution. Accoutumé à craindre la Police, à respecter des Magistrats, à m'incliner sous des Ministres, je ne m'apperçevois plus d'un joug qu'un longue habitude mefaisoit supporter avec patience.

Elevé sous les yeux d'une Cour qui en im-

posoit par sa magnificence, d'un Clergé qui avoit amalgamé son faste avec la Religion, de manière à donner à l'orgueil même le ton de l'humilité, je ne pouvois me désaisir de ces idées, quand l'Assemblée nationale vint abbattre tout-à-coup ces simulacres dont j'étois en quelque sorte l'esclave.

On ne change pas facilement les bons. Plus on faisoit de décrets qui contrarioient mes préjugés, plus je m'obstinois à garder mon opinion; et j'y serois encore fortement attaché, sans l'heureuse effervescence qui a conduit tous les Citoyens au Champ de mars; sans la vive ardeur avec laquelle j'ai vu arriver de toutes les Provinces, malgré l'éloignement, la pluie, les mauvais chemins, des Députés de tout âge, de tout état, pour venir cimenter une union qui réellement à quelque chose d'auguste.

J'avois sans doute gémi comme toute la France, au souvenir du gouffre qui absorboit depuis plusieurs années, tout l'argent du Royaume; j'avois pleuré plus d'une fois sur l'affreuse situation du peuple, obligé d'acheter du sel, quand il n'avoit pas de pain; toujours sur la misère du Laboureur, au moment de voir vendre ses haillons et son malheureux

grabat; j'avois été indigné à la vue de ces *meutes* de Grands-Vicaires que les Evêques traînoient à leur suite; pour leur propre deshonneur, à l'aspect de ces tas de Commis insolens, employés de toutes parts pour ruiner l'Etat; mais il me sembloit que l'Assemblée nationale coupoit trop brusquement les racines de ces plantes parasytes, et qu'il falloit les arracher avec plus de douceur; j'avois vû de gros Moines, trop vermeils à la vérité, et trop dodus pour des hommes livrés à la pénitence; mais ils m'avoient bien reçu, et malgré leur embonpoint, j'avois trouvé chez eux des bibliothèques et des érudits qui servoient à l'enseignement public, ce qui me faisoit desirer leur conservation. Je ne pouvois sur-tout digérer que la Congrégation de St. Maur fut anéantie; elle, qui toujours, la plume à la main, nous a donné jusqu'à ce jour d'excellens écrits dans le genre des recherches, des traductions et de la compilation; elle qui se présente à la suite de douze siècles, comme le rejetton d'un Ordre dont il ne sortit jamais ni ligue, ni cabale, ni insurrection.

J'étois fâché de ce que l'on ne faisoit pas servir les Parlemens, malgré tous leurs torts,

à la régénération, en les attachant à la Constitution de manière à les rendre dociles, incorruptibles et zélés pour le nouvel ordre qu'on établit. Il me sembloit que l'Assemblée nationale ayant la grande main, et que les Magistrats ne pouvant plus se mêler en façon quelconque des affaires d'Etat, ils auroient adopté le plan des réformes qu'on leur auroit tracé, et qu'en usant de l'antique pouvoir qui rendoit formidables leurs Arrêts, ils auroient par-tout ramené l'ordre et la tranquillité.

J'aurois voulu d'ailleurs qu'au lieu de dépouiller le Clergé, on lui eût demandé une somme proportionnée aux besoins du peuple, et à ses immenses revenus, afin de ménager des ressources à l'Etat dans des tems désastreux.

La crainte d'ailleurs de voir l'anarchie gagner du terrein, comme le flux de la mer qu'on ne peut contenir, me faisoit regretter les règnes passés, malgré tous les malheurs dont ils furent la source. Je desirois en conséquence, car il faut être de bonne foi, que quelque évènement dispersât les Membres de l'Assemblée nationale; et que le Roi, qui ne me paroissoit plus qu'une ombre de royau-

té, reprît son ancienne puissance ; et que toutes les grandes affaires du royaume retombassent dans sa main. Je m'indignois contre ceux qui soutenoient tous les Décrets avec chaleur ; et s'il eût fallu les changer ou les modifier, je l'aurois fait sans hésiter ; surtout celui qui supprime les titres, les armoiries ; qui confond l'homme le plus qualifié avec le plus simple artisan ; la Duchesse avec la fille la plus dévergondée ; car hélas, il n'y avoit plus que les livrées qui pouvoient les distinguer.

Tels étoient mes griefs contre l'Assemblée nationale ; ils augmentoient bien d'avantage lorsque, de la terrasse des Feuillans, j'entendois ses honorables membres s'invectiver d'une manière peu civile, pour ne pas dire indécente.

Telle étoit l'Aristocratie subsistante dans le fond de mon cœur ; telle en étoit la cause ; si l'on y joint cette licence qui s'exhale dans des brochures atroces que les Peres de la Patrie ne se mettoient pas en peine de réprimer ; cette licence qui remplit les Eglises de clameurs, et de motions qui révoltent.

Mais comme ces maux n'étoient que passagers, et que le bien qui s'opère devoit durer,

l'heure vint enfin où rendu à la vérité, je connus mes torts, et où je sentis que le bien général de la Nation exigeoit de ma part une autre manière de penser. La vue des ces humiliantes statues qu'on enlevoit de la Place des victoires, prépara ma conversion. En m'attachant à les considérer telles qu'elles étoient, les mains liées, le dos courbé, le visage consterné; je dis en moi-même: est-il donc possible que pour contenter l'orgueil d'un despote on traite des hommes avec autant d'indignité. Ce n'est qu'une effigie, il est vrai, mais l'expression n'en a pas moins l'empreinte de la plus redoutable tyrannie. Encore si l'on n'eut enchaîné que des lions, des léopards; mais des Hommes! La Divinité elle-même ne se fit jamais représenter sous cet embléme.

Je n'étois pas encore ferme dans me conversion. L'on faisoit ronfler l'éloquence de l'Abbé Maury, la trompette des Aristocrates; et d'ailleurs on n'aime point à se rétracter.

Je me rendis au Champ de mars, pour voir ce que le cœur m'en diroit. Le spectacle, je l'avoue, me parut imposant, sur-tout lorsque j'y vis des Citoyens de tout âge, des femmes de toute condition, et jusqu'à des Chartreux,

qui des Chartreux, traîner la brouette, et transporter des terres pour former des amphithéâtres en l'honneur de la fédération.

Je m'éloignai de la foule, je gagnai les hauteurs de Chaillot; et là, dans un endroit totalement isolé, je me dis en soupirant: non, ces bons Cénobites, qui ont quitté leur cloître pour participer au pacte fédératif, n'ont pas voulu faire une œuvre désagréable au Ciel; il faut que ce soit toi qui te trompe. Je m'achéminai vers la Ville, rempli de cette pensée, et ce fut alors que voyant au milieu des Thuilleries, des Députés de toutes les parties de la France qui arrivoient en foule, et qui, dans des explosions d'allégresse, embrassoient les Parisiens comme s'ils les avoient toujours connus, s'avançant vers le Roi, vers la Reine, et toute la Famille Royale, pour exprimer leur soumission et leur amour; ce fut alors que je ne pus retenir mes pleurs, et que j'abjurai pour toujours l'aristocratie, jurant à Dieu de ne jamais me détacher des généreux Citoyens que j'avois sous mes regards.

La joie étoit sur leur front, la condeur sur leurs lèvres, la Patrie dans leurs cœurs, On ne vient pas de si loin, avec autant de zèle,

si l'on n'est pas pénétré, sur-tout lors qu'il n'y a ni gratification à recevoir, ni grace à obtenir. Réflexion qui ne sortit point de mon esprit, et qui se fortifia plus que jamais, quand j'entendis le peuple s'écrier, nous allons être tous frères désormais, et il n'y aura plus parmi nous ni querelle, ni division.

A mesure que j'avançai dans la Ville, je rencontrai des Fédérés, et par tout je vis la jubilation. On se frappoit dans la main, on n'étoit inconnu pour personne, et chaque Etranger croyoit être chez soi. Les enfans courroient dans les rues, et disoient à leurs méres, ce sont nos parens. Les femmes sortoient en foule, et il n'y avoit d'autre mot que fraternité. Le Patriotisme avoit banni l'amour, pour faire place à l'amitié. Union sacrée, dont le seul Aristocrate ne goutera point les douceurs.

Il y en avoit un que j'apperçus le lendemain 13 Juillet, tristement appuyé sur le parapet du Pont-neuf, tandis que l'horloge répétoit toutes sortes d'airs; ce qui fit dire à deux Paysans qui vinrent à passer, le vois-tu cet Aristocrate qui fricasse là-bas de la douleur. *La Samaritaine a par la sangué une ben meilleure avisoire que li, elle carillonne*

à la tarlarigo, parce qu'elle aime le pauvre peuple, tandis que c'tici, qui en est l'ennemi, n'ose ni rire, ni batifoler.

Je passai toute la nuit à méditer sur la révolution opérée par l'Assemblée nationale, et je conçus que le renversement de la Bastille étoit celui de la tyrannie ; que le sang des malheureuses victimes qui périrent dans ce lieu avoit crié vers le Ciel ; qu'il falloit couper le mal jusques au vif dans un état gangréné ; que la Religion reprendroit son éclat, quand elle n'auroit plus d'autres richesses que la pauvreté et l'humilité ; que la Cour ne seroit plus le repaire des glorieux, des flatteurs, des intrigans ; qu'on ne connoîtroit plus ces anti-chambres où l'innocence se traînoit inutilement, et où l'arrogance se déploioit avec tant de dureté ; que les titres de Duc, de Comte, de Marquis, de Baron, imaginés pour humilier ceux qui n'ont en partage que des talens et des vertus, en devenant nuls, rendroient à l'humilité des hommes qui se croyoient sottement Dieux ; que le Peuple enfin, cette portion sacrée qui porte tout le poids de la chaleur et du jour, ne seroit plus broyé par des Ministres, des Financiers, et des Juges iniques.

La France est un mortier, disoit un jour Jean-Jacques Rousseau, où les malheureux sont mis en poudre, sans que personne vienne à leur secours.

Un Evêque n'officie qu'aux grandes solemnités; un Ministre n'a que quelques heures d'audience dans la semaine; un Magistrat ne paroît qu'à certaines heures au Palais; mais le peuple et toujours le peuple, le Lundi comme le Samedi, le Mardi comme le Jeudi, la nuit comme le jour, travaille, rame, laboure, et toujours il jeûne, et toujours il souffre, sans autre espoir que celui de mourir malheureux; et ce qu'il y a d'étrange, c'est que toute la Noblesse est sortie de son sein, que le Savetier remonte de père en père jusqu'au premier homme, de même que le plus grand Seigneur, et que s'il ne s'agit que de l'ancienneté pour avoir des droits dans l'univers, les animaux doivent nous précéder dans les cérémonies puisqu'ils furent créés avant l'homme. Or, cette arraignée qu'on écrase, ce reptile qu'on foule sous ses pieds, peuvent dire à l'homme: Arrête! nous étions avant toi; il fut un jour où nous jouissions de la lumière, lorsqu'elle ne brilloit point à tes yeux; un jour, enfin, où nous avions l'exis-

tence, et où la terre ignoroit encore si tu naîtrois.

C'est ainsi que par un retour sur moi-même, et sur mon néant, je détachai l'Aristocratie de mon ame, à laquelle elle avoit osé se coller. Plus de pareilles associations, ai-je fortement prononcé dans mon cœur ; je veux être à tous mes frères à toute la Nation, plutôt qu'à quelques individus qui boudent quand tout le monde se réjouit; qui enragent quand chacun chante, qui tempêtent lorsque tout le Royaume applaudit.

Il étoit au Champ de Mars, ce Royaume, et c'est là que je l'ai vu, dans les effusions de la cordialité, donner aux uns et aux autres le baiser de paix, et faire pour ainsi-dire, une grappe de tous les cœurs, dont la Loi, et le Roi, sont le seps.

Quel beau moment que celui où toutes les Provinces distinguées par leurs uniformes, et par leurs bannières, partirent de la Porte S. Martin, avec cette majestueuse simplicité, dont les Tyrans de l'espèce humaine n'ont nulle idée.

On marchoit en ordre; mais sans s'occuper de la prérogative du pas, et prééminence du rang; des frères unis par d'indissolubles

liens ; ne font attention ni à celui qui précède, ni à celui qui suit ; c'est une seule famille qui marche, et que du sommet des toits, des fenètres, des balçons, l'on s'empresse de regarder : la pluie avoit beau tomber à grands flots, on la recueilloit comme de l'eau rose, tant le patriotisme enflammoit les cœurs et les esprits. Des Maréchaux de France oublioient leur âge ; des Lieutenans-Généraux leur mauvaise santé, pour se répandre au milieu du peuple, et grossir le cortège des Députés.

Les mains, les yeux, les voix, tout annonçoit la concorde et l'allégresse : oncrioit, on applaudissoit ; et chaque drapeau, qui indiquoit un Département, excitoit de nouveaux cris de joie. Les Gardes nationales répondoient par l'harmonieux cliquetis de leurs sabres flamboyans, sans que leur marche en fût interrompue.

Les Canons filoient au milieu de la troupe, et les trompettes, les fifres, les tambours devenoient l'organe du patriotisme; il s'exhaloit de toutes parts, et c'étoit à qui manifesteroit mieux le triomphe de la fédération et de la fraternité.

Paris sembloit une tendre mère qui tend

les bras à ses enfans, qui les presse sur son sein, et qui leur prodigue toutes les caresses dont le plus vif amour est capable. L'habitant le plus éloigné paroissoit son voisin; et le Breton, comme le Provençal, le Biscayen, comme le Normand, n'étoient plus à ses yeux que des François.

Ses maisons étoient indistinctement ouvertes à tous les Députés, et à l'exemple des anciens, on les marquoit de manière à conserver l'époque de leur passage. Ceux qui observoient, comme ceux qui passoient, n'avoient d'autre sentiment que celui du patriotisme et de la liberté; eh! quelle liberté! celle d'aller d'une extrémité de la France à l'autre sans craindre des espions, sans redouter des délateurs; plus d'ordres clandestins, plus d'Arrêts injustes, plus de vexations.

On lisoit cette heureuse révolution sur le front de chaque Député. Son ame étoit épanouie comme la rose aux jours du Printemps. Une musique militaire marquoit la cadence; et le cortége, après avoir parcouru les rues S. Denis, la Féronerie, où les Pères de la Patrie s'unir à leurs Concitoyens, où les Béarnois s'aluèrent silentieusement la statue de Henri IV, se rendit à la place de Louis XV.

Heureuse entrevue ! si les ames tomboient sous les sens, vous n'auriez apperçu qu'un desir, celui d'être utile à la Patrie, celui de se sacrifier pour ses intérêts. Cette multitude d'uniformes qui rassemble les couleurs d'un parterre, n'a pas d'autre objet, c'est l'embléme de cette vérité. L'Histoire Romaine n'offre dans ses fastes que des fêtes ordonnées par le despotisme, et par l'orgueil, au point que la belle Cléopâtre se donna la mort, plutôt que d'y paroître sous les fers de la tyrannie.

Mais il falloit voir l'entrée de la Nation au Champ-de-Mars, sous un Arc de triomphe, dont la magnificence et le goût furent les Architectes. Figurez-vous une enceinte dont l'immensité lasse la vue, et qui, entourée de gradins sur un terrein qu'on a élevé, contenoit plus de trois cens mille ames. Le Roi sur un Trône, et dans un Pavillon Chinois, presqu'adossé à l'Ecole Militaire ; et en face de Chaillot, ayant à sa droite M. de Bonnay, Président de l'Assemblée Nationale, à sa gauche, tous les honorables membres de cette même Assemblée, la Reine et toute la Famille Royale, près de lui.

Un Autel à quatre faces au milieu de ce

Cirque

Cirque majestueux, et beaucoup plus vaste que n'étoit celui des Romains, les différentes provinces autour de cet Autel, des femmes par leurs ajustemens, et par leur fraîcheur, paroissant autant de bouquets, des grouppes d'enfans, les uns en uniformes, les autres en écharpes, forment l'espérance de la Nation, et respirant dans ce lieu l'air du civisme et de la liberté, pour en devenir un jour les plus fermes remparts; les Citoyens de toutes les conditions, le Marquis et l'Ouvrier, le Duc et le Laboureur, le Catholique et le Protestant, le Juif et le Turc; heureux mêlange de concorde et de fraternité.

C'est ce qu'on vit dans un des premiers âges du monde, appellé le siècle d'or, et dans les tems de l'Eglise naissante, où, selon l'historien Fleury, les Chrétiens n'ayant tous qu'un cœur et qu'une ame, vivoient ensemble, sans autres intérêts que le bien commun, sans autre inégalité que celle des âges, sans autres desirs que celui de toujours se secourir, et de toujours s'aimer. Je ne parle point ici de la bruyante harmonie des instrumens; les échos de Sceaux, de S. Cloud, de Boulogne, de Chaillot, de Paris, qui en portèrent la nouvelle au loin,

tandis que le *Te deum* antonné d'une voix majestueuse mit le Ciel de la Partie, en implorant le secours du Dieu de Paix, qui seul consolide les Empires, et les rend durables.

Mais le plus beau moment, le plus touchant, fut sans doute celui où Louis XVI, lui-même jura d'être fidèlle à la Loi, à la Constitution, et ou tous les Députés, tant de l'Assemblée nationale, que ceux des Provinces, répétèrent le même serment en promettant une fidélité inviolable au Roi.

Que peut dire l'Aristocrate après une semblable fête, objectera-t-il que c'est manquer au Roi que d'y participer, tandis que le Roi lui-même en est l'ame, et le principal objet?

Répétera-t-il que la Monarchie est ébranlée ; mais si le Monarque et la Nation la veulent sur ce pied, que pourra-t-il répondre ?

Prétendra-t-il que la Religion en souffre, mais on la rappelle à ses premiers principes, et l'on met ses Ministres dans la condition ou le Souverain Législateur les établit, quand il leur déclara qu'ils ne s'appelleroient point maîtres, qu'ils ne domineroient point sur les Nations, qu'ils n'auroient en propre ni or, ni argent, qu'ils seroient en un mot, les serviteurs de tous.

Je vois aujourd'hui que tout engage l'Aristocrate à se rendre. Quel personnage ferois-je maintenant, si j'en eusse joué le rôle ; il faudroit m'isoler de la multitude, me repaître de chimères, et faire comme la femme de la Barbe bleue, qui espéroit toujours, et qui ne voyoit rien que la terre qui poudroyoit et le Soleil qui verdoyoit : il faudroit supposer des Armées dans des Ballons qui viendroient au secours des Mécontens, ou croire que toute la Nation, par quelqu'enchantement, s'endormira Démocrate, et se réveillera Aristocrate.

Mais, revenons au Champ de Mars. Il vaut mieux s'y rendre que de bouder, Je l'ai quitté après le serment fini, et j'y rentre pour vous parler de la perspective de Chaillot et de Passy, où l'on n'apperçevoit que des têtes mouvantes et des chapeaux de toutes couleurs.

Pour vous parler du retour de tous nos bons et généreux Patriotes, j'en ai embrassé une grande partie, je vous l'avoue, en leur disant, c'est un Aristocrate converti ; et son embrassade n'en vaut que mieux. Ils en sont tous convenus ; mais vous devez à la Patrie, m'ont-ils dit, de rendre l'histoire de votre conversion publique.

Si j'avois l'éloquence de Jean Jacques, j'en aurois fait une confession en bonne forme, et j'aurois couru chez le Gardien des Capucins de S. Honoré, qui sûrement enchanté de mon retour, m'auroit donné une ample absolution. Il a fait ses preuves de patriotisme en paroissant à l'Assemblée nationale en habit court, mais sans chemise, parce que sa règle ne lui permet pas d'en porter, et qu'il en fut toujours rigide observateur.

Sans le remord qui me frappa, et qui a opéré ma conversion, j'allois à la Campagne passer comme un vilain le 14 Juillet, ce jour magnifique et solemnel; et maintenant je dis à tous ceux que je rencontre, et qui ont fui par crainte, ou par lâcheté, ce que le bon Henri IV dit à Crillon, après une bataille, où ce brave Militaire ne se trouva point : *pends toi Crillon, tu n'y étois pas.*

Je sais que ce jour est une cruelle métamorphose pour tous nos Seigneurs, qui après avoir été sur les hauteurs de l'aristocratie, se voient maintenant au niveau du peuple, sans en pouvoir rappeller.

Mais personne n'ignore que les Etats-généraux, toujours marqués par des révolu-

tions, se plaisent à humilier l'orgueil, selon la remarque du petit Père André, Augustin, qui, prêchant en 1714, au moment qu'on venoit de les ouvrir, disoit, que moyenant leurs réformes, les Moines devenoient moineaux, les Papes des papillons, les Rois des roitelets.

C'est dans ce sermon vraiment original, où l'Auteur prenant pour texte: *attollite portas*, s'écrie, pan, pan, ouvrez la porte à deux battans. Il s'agit ici des Pères de la Patrie, qui vont abbatre les Juges iniques, les Maltotiers larrons, les Abbés damoiseaux, comme le grand Dieu de la terre et du ciel fit dégringoler les Anges ténébreux dans les fondrieres de l'éternité.

Je reviens à la fête, et j'ajoute quelle se termina le plus heureusement du monde par la gaîté qu'on voyoit sur tous les visages, et qu'à force de lumières on obligea la nuit a quitter la partie, et à faire place au spectacle le plus radieux. Le Château des Thuilleries qui n'avoit point été illuminé depuis un tems immémorial, offroit dans ses deux faces un tableau ravissant. Sans une pluie incivile qui survint très-mal à propos, et qui fit dire à une poissarde, que l'Abbé Maury, courant de fenêtre en fenêtre, pissoit sur les lam-

pions; les yeux de la multitude innombrable d'étrangers, vêtus de toutes couleurs, restoient, jusqu'au retour de l'aurore, attachés aux façades des maisons.

Il n'y avoit que l'Aristocrate obligé d'illuminer malgré lui, qui grinçoit des dents. Mais il faudroit dire à tout homme qui l'est encore; eh bien, pour vous guérir de votre obstination, travaillez donc à remettre en place les généreux distributeurs des lettres de cachet, les honorables espions qui rendoient le Royaume victime de leur abominable inquisition; travaillez à rétablir les Procureurs qui dévoroient la veuve et l'orphelin; à redonner aux Seigneurs toute l'insolence dont ils jouissoent avec dilectation; travaillez enfin à rebâtir les murs de la bastille, à vous y faire renfermer, et alors vous nous direz si le Gouvernement qu'on nons prépare, et qui nous assure la liberté, ne vaut pas mieux que le despotisme qui depuis Henri IV pésoit si cruellement sur tous les François.

Les fêtes reprirent le Dimanche suivant avec un tel éclat, qu'on eût volontiers pris minuit pour midi. Distribution de divertissemens et d'allégresse dans tous les quartiers. Ici danses, joûtes, feux d'artifices, sympho-

mies, et au milieu de tant de personnes rassemblées, nul accident, nulle confusion, sans que la police eut lieu de s'en mêler; tandis qu'autrefois, au sein des espions et des bourrades, il y avoit toujours des morts. Tant il vrai qu'une fête citoyenne, qu'une fête qui prend sa source dans les cœurs, est le triomphe de la concorde et de la fraternité.

Chaque Député, décoré d'une médaille donnée au nom du Roi et de la Nation, alla raconter à sa famille, à tout son pays, les charmes de cette belle journée, dont les fastes répeteront à jamais le souvenir.

Mais ce qui acheve ma conversion, c'est de voir des établissemens qui se forment pour l'honneur des lettres et de l'humanité, c'est de voir qu'on prépare des maisons d'éducation, où règnera le plus grand ordre, qui réuniront tous les genres d'instruction, Musique, Armes, Dessin, Physique, Mathématiques, cours de Belles-Lettres, Latin; etc. et tous les autres Arts relatifs à l'éducation de la Jeunesse.

Généreux Concitoyens, accourez de toutes part, et venez prendre connoissance de ce lieu d'instruction, dont Rome, Athènes, et

les plus grandes villes dn monde auroient tiré vanité. L'Assemblée nationale, en leur donnant une solemnelle approbation, invite en quelque sorte, tous les Départemens à profiter de ces institutions, qui manquoient à la France, et qu'on peut dire être le fruit de notre heureuse régénération.

*Par M. de C***.*

FIN.